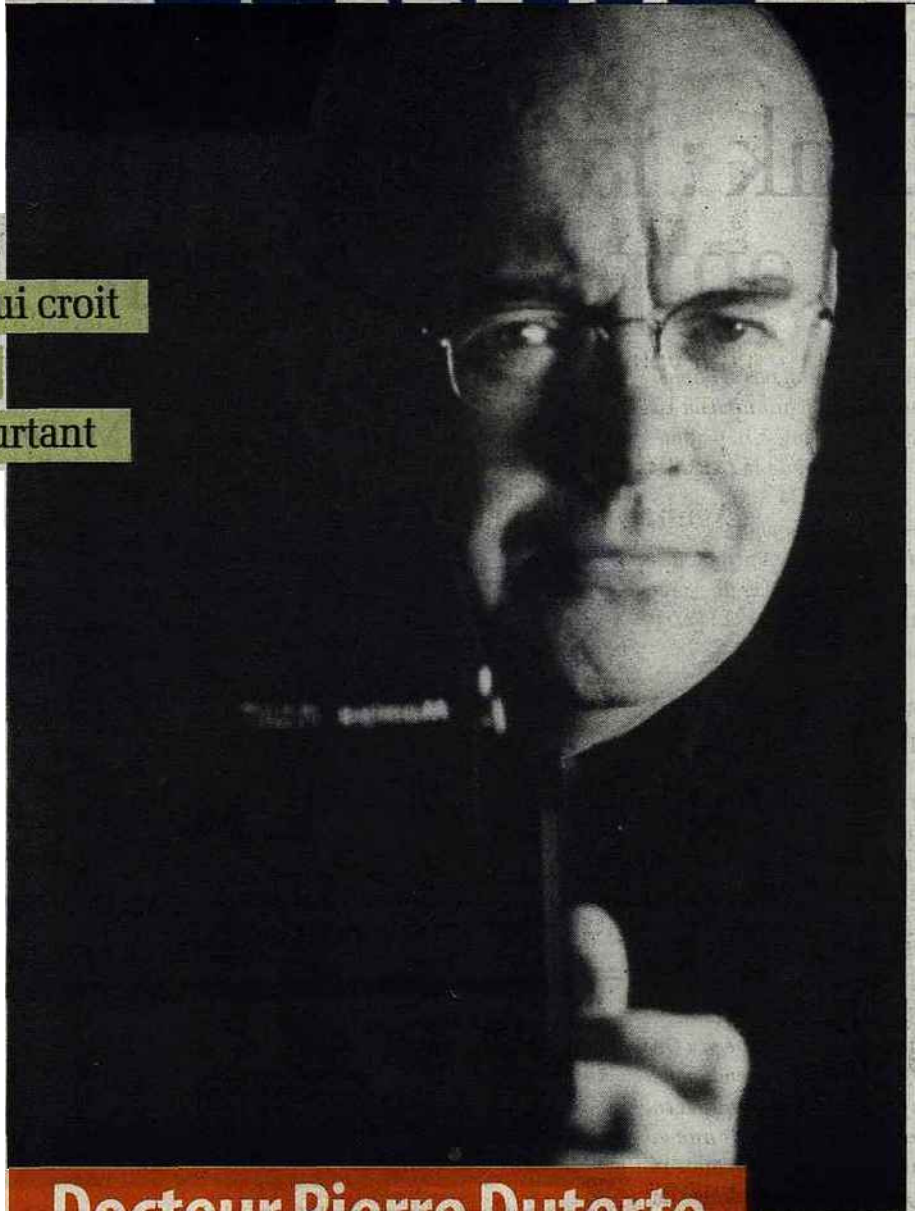


L'INVITÉ

« Je suis, au fond, resté un vieux rousseauiste qui croit que la société corrompt cet homme qui peut pourtant demeurer bon. »

Il a, de nombreuses années, exercé comme médecin dans notre région, plus précisément à Arleux, dans le Douaisis. Cet humaniste qui ne garde pas la langue dans sa poche pour montrer du doigt ce qui ne tourne pas rond dans notre monde a consacré sa vie à prendre soin de l'autre, notamment celui qui a le plus souffert, l'exclu, le méprisé, le torturé. A la tête d'une association basée à Paris, Parcours d'exil, qui vient en aide aux victimes de tortures, il croit plus que jamais au besoin de redonner sa dignité à l'être humain.



Docteur Pierre Duterte

Plus que jamais, prendre soin de l'humain

Comment devient-on animateur d'une association comme « Parcours d'exil » ?

● C'est un long parcours. J'ai exercé comme médecin, pendant très longtemps. Les aléas de la vie m'ont amené dans la région Nord-Pas-de-Calais, à Arleux en... mai 1981. Cela ne s'invente pas ! Pour y rester jusqu'en 1995. Je me sentais proche du travail que menait quelqu'un comme Danielle Mitterrand.

Mon but a toujours été d'avoir une activité dans l'esprit de Médecins du Monde ou de Médecins sans frontières. Je me suis beaucoup impliqué auprès de condamnés à morts américains. C'est ce que je raconte au début de mon ouvrage « Terres inhumaines ».

Puis vous créez « Parcours d'exil ».

Pouvez-vous nous en dire plus sur cette association ?

● C'est un centre de soin, basé sur une association classique, de type « loi 1901 ». Il accueille des victimes d'atteintes aux droits de l'Homme, de tortures de mariages forcés, d'excision. Ce sont souvent des mineurs isolés. Il y a un travail monumental à faire. Je pense par exemple aux personnes qui viennent de la région des Grands Lacs, en Afrique, et notamment les enfants soldats. On les considère comme des monstres. Ils peuvent être rejetés par leur famille et se retrouver à la rue, livrés à eux-même.

À « Parcours d'exil », on trouve des médecins psys, des kinés, on y pratique par exemple l'art-thérapie. L'association a conclu ainsi un partenariat avec l'orchestre de Paris. Elle exerce aussi une activité de lobbying pour dénoncer la torture. Elle est intervenue pour expertise dans le procès des khmers rouges ou celui de Fujimori au Pérou. Nous pratiquons aussi des soins sur place, comme par exemple au Burundi ou au Congo. Le centre de Paris reçoit 1000 particuliers par an.

Dans votre ouvrage

« Le Photothérapeute », vous portez un regard plutôt critique sur la manière dont on accueille généralement les personnes, et notamment les enfants ayant connus ces traumatismes.

● Ce qui m'agace, c'est cette façon que l'on peut avoir de penser que l'on sait ce qui est bon pour une victime. On va lui demander de raconter ce qu'elle a vécu, et insister pour qu'elle le fasse sans se rendre compte de ce que cela peut avoir de violent et traumatisant de revivre ceci par la parole. On leur demande aussi d'avoir un projet. On plaque notre culture, sans précautions. On tombe très vite dans l'infantilisation. J'ai en tête l'exemple de cette mère nigériane à qui il était reproché d'interdire à sa fille de manger de la main gauche. Mais elle ne fait que transmettre une coutume de son pays. Parfois, je me dis que si notre pays dit des Lumières était si bénéfique pour les migrants, ils ne seraient pas si nombreux à Calais à essayer de fuir vers l'Angleterre. Plus j'avance dans cette expérience, plus je me dis que chaque personne a le droit d'être ce qu'elle est à un moment donné et d'en parler ou pas. Et c'est cette personne, telle qu'elle est, qu'il convient d'accueillir.

Votre dernier ouvrage s'intitule

« Le Photothérapeute ». Ce qui n'est pas étonnant, puisque vous êtes aussi photographe. Une manière de rendre, par la photo, de redonner une dignité à ces personnes blessées ?

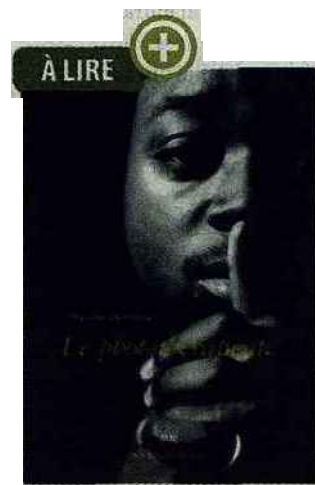
● Dans certains traditions, on dit qu'en prenant une photo, on vole l'âme ou l'esprit de la personne. Il est en effet question de redonner de la dignité par la photo. L'objectif est d'encourager une réacceptation de leur image à ces personnes en souffrance. Et aussi de répondre à la mode actuelle du selfie qui n'est qu'une hypertrophie de l'ego, qui transforme la personne en objet de soi-même.

Le monde tel qu'il se présente vous effraie-t-il ?

^ Non. Je n'ai pas peur de l'autre. Je vais quatre fois par an en Afghanistan, j'ai rencontré de nombreux enfant soldats, j'ai passé une semaine au fin fond de l'Amazonie, où nous nous déplaçons en pirogue... Je n'ai jamais eu peur. Je suis, au fond, resté un vieux rous-seauiste qui croit que la société corrompt cet homme qui peut demeurer bon.

Ce qui m'inquiète plus, c'est ce règne indécent de l'argent, où la seule chose qui compte c'est de posséder toujours plus. Ce système impose de faux besoins les gens. On nous dit que l'on a raté sa vie si l'on ne possède pas cette voiture, cet objet etc... Les gens que je rencontre sont généralement avenants, ouverts, globalement gentils. Je suis optimiste pour notre humanité mais pessimiste dont le système impose de ► plus en plus sa logique. Je suis également triste de voir cette société se replier sur elle-même, craindre l'autre, redouter l'échange, la rencontre.

Propos recueillis par
Bruno CADEZ



« Le Photothérapeute »

L'ouvrage de Pierre Duterte rassemble une série de portraits, témoignages, rencontres, mais aussi réflexions du médecin psychologue, fruits de son expérience. Un regard humaniste mais sans concessions. 21,90 € - éditions Michel de [Maule](#)